

Abbas

La violence
des sentiments



La violence des sentiments



Abbas

La violence des sentiments

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3574-3

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

A toi

PREMIERE PARTIE

La lumière jaunie des lampadaires éclairait la petite rue. Au loin, un homme marchait d'un pas lourd semblant se diriger vers une destination improbable. Les voitures endormies, alignées près du trottoir formaient un défilé de ferraille multicolore.

Au quatrième étage de l'immeuble rosâtre du milieu de la rue, je m'affairais dans un bureau de style ancien à rechercher des valeurs qui m'auraient permis de boucler plus rapidement ma fin de mois.

En clair, je cambriolais en compagnie de deux affreux, l'appartement douillet d'un grand bourgeois parti en vacances se reposer les méninges !

Mes deux acolytes se bouscuaient dans le salon, arrachant les prises de la chaîne stéréo et décrochant les tableaux qu'ils imaginaient pièces rares. Ce genre d'affaire ne présentait, en général, que peu de risques mais ne rapportait également de peu de bénéfices. Nous avions éclairé tout l'appartement sur de notre fait et nous déambulions dans le couloir avec la discrétion d'un troupeau d'éléphant.

Au bout d'une heure passer à retourner les matelas et à fouiller secrétaires, armoires et bibliothèques, nous décidâmes d'un commun accord de vider les lieux après estimation du magot :

Plus de 10 000 euros en liquide, une chaîne hi-fi, un magnéscope, des objets divers et quelques bijoux non authentifiés !

Je trouvais la soirée bonne, en définitive et m'empressait de manifester ma joie aux deux autres.

– Putain, c'est good, on a de la thune et des bijoux et même des cd !

– Ouais !, lança Jamel, je vais pouvoir claquer en sapes et en délires.

– Bon, mais il faut se casser d'ici maintenant !!

Pendant que Jamel et Eric s'emparaient du matériel, je m'avançais vers la porte d'entrée pour entamer la fuite quand un boucan terrible me fit revenir sur mes pas.

– Mais qu'est ce que vous foutez, bordel !

– Ah ! C'est ce lampadaire à la con qui a éclaté la vitrine, hurla Eric.

– Mais ta gueule, putain, m'énervais-je.

La vitrine en question avait littéralement explosé et l'étagère s'était écrasée sur les deux petits fauteuils disposés dans le centre de la pièce. Nous n'avions pas été très discrets jusque là mais cette nouvelle connerie me laissait à penser, les voisins ayant entendu le bruit, que nous devons dévaler les escaliers en courant comme des dératés. Je tâtais, dans la poche de mon blouson, la crosse du flingue dont je ne me séparais jamais durant ces opérations à risque. Il me servait plus à impressionner et me frayer un passage qu'à menacer vraiment mais à cet instant, il me rassura pleinement.

– On va sortir doucement puis on dévale les escaliers aussi vite qu'on peut ok ?

– Oui, on te suit, acquiesça Eric.

Je traversa le couloir puis ouvrit très lentement la porte. Il n'y avait pas âme qui vive sur le palier, pourtant je sentis comme une présence à l'étage en dessous, comme un frottement. Je m'avançais jusqu'aux escaliers, suivi des deux autres, et me penchais pour distinguer effectivement une ombre dans l'embrasure de la porte.

– Y'a un keum en bas, m'avertit Jamel.

– Ouais, j'ai vu, vous passez devant et vous cavalez jusqu'en bas, il osera pas sortir !

Malgré ces bonnes résolutions, je sentais mal le coup. Quelque chose me gênait, comme un avertissement !

Je saisis le flingue et le serrais fort dans ma main droite.

« Je me ferais pas niquer comme ça ! » pensais-je...

Jamel et Eric commencèrent leur cavalcade et passèrent devant la porte sans y faire attention. Je suivis plus lentement les yeux fixés sur l'encadrement alors que les deux zouaves continuaient leur descente bruyante vers la sortie. J'arrivais à peu près à mi-étage lorsque la porte s'ouvrit brusquement ! Je n'en fus pas surpris !!

On aurait dit que j'espérais cette confrontation, ce risque inutile. J'aurais pu accélérer, courir mais au contraire, je ralentissais et attendais l'instant !

Un homme, un peu dégarni, apparut sur le palier, il m'aperçut et hurla instantanément.

– Qu'est que vous foutez là, qui êtes vous ?

Je sentais mon sang qui bouillonnait dans mes veines, je fixais ce mec en pull-over, il ne s'approchait pas, ne tentait rien, il criait pour oublier

sa peur. Je sortis le flingue de sous mon blouson et le tendis devant moi.

– Rentre chez toi, enculé, dégage..

Mais le type ne bougeait pas. Il me regardait comme fasciné.

Est ce la peur qui le paralysait ou un courage insensé et stupide, une très haute idée de la justice qui l'obligeait à me faire face ?

Je ne saurais le dire. Nous étions là à nous observer comme deux chats prêts à l'attaque. Il me bloquait le passage, les deux bras écartés comme un lutteur en garde. Je m'élançais sur lui et lui balançais un coup de pied qui le heurta au ventre, il chercha à me saisir mais je le frappais au visage de mon poing gauche. Il vacilla mais se reprit et revint vers moi encore plus décidé. Soudain, j'aperçus derrière lui un visage, un autre homme nous observait retransché dans l'appartement, il paraissait surpris, terrorisé. Cette fois, c'était trop, deux hommes et sans compter le bruit de la bagarre, je décidais d'y mettre fin !

Je ressentis une excitation puissante et malsaine en appuyant sur la gâchette.

Les détonations retentirent comme le tonnerre, l'homme explosa littéralement, il glissa au sol et du sang gicla partout. J'essayais d'abattre l'autre type mais celui ci se réfugia dans le couloir. Je courus dans l'escalier comme un vrai dingue, mon cœur cognait dans ma poitrine. Curieusement je ne croisais personne dans les étages. J'atteins le rez-de-chaussée et le hall d'entrée, le souffle court. Jamel m'y attendait inquiet.

– C'était quoi ce bordel ?

– J'ai buté un mec, fis-je sans préambule.

– Quoi... Tu déconnes ?

– Il me bloquait le passage merde, vite on se casse, hurlais-je.

Nous déboulâmes dans la rue pour voir Eric au volant de l'auto qui nous attendait.

– Magnez-vous.

Je m'engouffrais à l'avant alors que Jamel prit place sur la banquette. Nous n'échangions aucune parole, un silence oppressant, accusateur envahissait l'habitacle de la voiture. J'avais la tête vide, je venais de tuer et ne ressentais rien, pas de remords, pas de pitié particulière, j'avais fait mon boulot, quoi !

Au bout d'un moment, Eric rompit le silence.

– C'était quoi les coups de pétards ?

– Le mec en dessous, il m'a barré le passage, je pouvais pas m'en sortir alors je l'ai buté !

– Mais tu pouvais pas le dégager, le frapper, je sais pas moi ? interrogea Eric.

– Mais non, j'ai essayé, en plus, il y avait un deuxième mec dans l'appart.

– Et il t'a vu ?

– Bah ! Oui, j'ai pas pu le toucher, quoi !

– Putain, on est dans la merde, lança Jamel, là les keufs, ils vont chercher.

– Bon, je sais mais il m'a vu moi, c'est tout, rétorquais-je.

– On va à la cité, il faut qu'on parle, fit Eric.

Je tournais le bouton de l'auto radio à la recherche d'une autre station. Les animateurs déversaient leurs flots de conneries entrecoupés de messages publicitaires vantant les mérites d'une nouvelle voiture, d'un supermarché ou d'une lessive

révolutionnaire. Je m'arrêtais de tourner quand une musique bruyante, criarde emplissait la voiture. Cette musique était, paraît-il, le reflet de notre génération ou de notre société, pourquoi pas ?

La société ne me dérangeait pas, je ne vivais pas tout à fait dedans, c'est tout, j'étais une sorte de marginal intégré. J'aimais la violence sourde, le sombre, le périph à trois heures du matin, pour moi, c'était idéal !

Les lumières des tours et des immeubles reflétaient de chaque côté de la route, la fraîcheur de la nuit contrastait avec la chaleur poisseuse d'un mois d'août à Paris. La voiture transperçait la nuit, les autres automobilistes avaient l'air de zombies.

Qui pouvait rouler à cette heure là ?

Un type en costume défait, le bras à la portière, un couple rentrant d'une soirée tardive peut être ou cette fille seule, le corps avachi sur le siège tripotant nerveusement le volant, le regard perdu sur le tapis de bitume.

Paris, la nuit, c'est un autre monde. La nuit, le temps n'existe pas, il s'étire lentement jusqu'aux aurores. Les gens ont une disponibilité entière, ils sont prêts à entendre, prêts à comprendre, ces mêmes gens qui dans la journée peuvent briser un moment particulier d'un geste, d'un mot.

Eric sortit du périphérique pour rejoindre la banlieue d'où nous venions. Des flashes me revenaient et vrillaient mon cerveau. Ce type, le ventre éclaté, les tripes à l'air pour rien. Je n'arrivais pas à analyser le déclic qui m'avait poussé à vouloir tuer, rien ne m'y obligeait, j'aurais pu le frapper, comme disait Eric, mais j'avais cherché à tuer sans

même prendre la peine d'éliminer le témoin, c'était fou !

La mort est un territoire tabou et nous ne nous donnons pas la peine de nous y aventurer, par peur sûrement, mais quand il s'agit d'un meurtre alors nos vieilles règles morales réapparaissent. Nous nous empressons de juger et de passer à autre chose pourtant... Quel sentiment de puissance impérial ai-je pu ressentir en appuyant sur la gâchette et en détruisant cette vie !! Est ce normal ?

Pourquoi cet homme s'était-il trouvé sur mon chemin ?

Pourquoi n'éprouvais-je pas d'horreur à cette mort et juste une confusion ?

Nous nous approchâmes de la cité et je refis surface, la réalité était bien là, il fallait prendre des décisions, j'avais tué et pour la justice des hommes, je devais être châtié ou savoir me sauver !

Affalé sur le canapé, je buvais un whisky. Eric et Jamel étaient décontenancés, il n'y avait aucune solution, bien sur !

– De toute façon, personne ne sait qu'on a tapé cet appart, déclara Jamel.

– Oh ! Tu délirés, fis-je, les mecs de la cité vont le savoir dès demain. En plus, y'a un cadavre, tu déconnes ou quoi ?

– Mais ils vont pas savoir que c'est nous forcément !

– Ah ! Arrête, et pour refourguer la marchandise, tu en as parlé à personne ?

– Si, à Freddy mais...

– Voilà, le coupais-je, et Freddy, il en parle à un autre et l'autre à un troisième et tout le monde est au courant, tu connais la cité, non !

– Ouais !, t'as pas tord, fit Eric, c'est pas prudent, peut être qu'il faut qu'on bouge...

– Oh ! Pour vous, c'est un cambriolage, les keufs, ils s'en foutent mais moi, c'est un meurtre, c'est pas pareil !

– Eh ! On était ensemble, mec, dit Jamel.

– Ouais ! D'accord mais c'est moi qui aie flingué, vous allez pas payer pour moi, non ?

– De toute façon, on nous recherchera ensemble puisqu'ils savent pas qui a tiré !

– Tu oublie le témoin, lui il saura me décrire et on se ressemble pas vraiment.

– A quoi tu penses alors ? questionna Eric.

– Je vais m'exiler un peu, je crois. Je vais me casser de Paris.

– Pour aller où ?

– Je ne sais pas, je vais réfléchir mais il me faut de la thune.

– De la thune, il y en a là, si tu dois partir, tu prends les 10 000 euros, mec.

Je n'avais jamais douté de la fidélité et de l'amitié de Eric et Jamel pourtant ce geste me toucha. Je ne fis rien montrer car dans ce milieu le moindre geste de remerciement ou de gratitude pouvait être perçu comme de la faiblesse ou de la fragilité et je n'avais aucune envie de passer pour une lope. J'acceptais l'argent d'un signe de tête et me mis à chercher une destination discrète et agréable me permettant de passer quelques mois à l'abri de la traque policière.

– Je pense à un truc, je suis passé y’a deux ans à Palavas les flots, c’est un village près de la mer. A partir de septembre, on trouve des appartements à louer pour pas cher mais juste pour quelques mois, c’est super ça !

– Palavas, putain c’est mort en hiver, mec, tu vas être fou là bas !

– Mais, c’est ce qu’il me faut ! On ne viendra pas me chercher dans un village mort !

– C’est pas con, dit Eric, il faut se renseigner.

– Je vais m’en occuper demain, j’appelle les agences et si ça colle, je me casse la semaine prochaine.

– Ok ! D’ici là on reste discret, on évite de se voir sauf avec des rendez vous planqué.

– Ok, fis-je en me levant et en m’étirant, je vais rentrer, je suis crevé !

– Jamel, tu dors là ? Lança Eric.

– Ouais ! C’est le bordel chez moi.

– Ok, fit Eric en me raccompagnant, ça va aller ? dit il en se retournant vers moi.

– Ça va, fis-je, ça va !!

Quelques jours passèrent et les médias avaient largement débattus sur le meurtre. On parlait de crime crapuleux, d’agression sauvage, d’acte gratuit. Le cambriolage semblait passer au second plan pourtant il était en partie la raison du meurtre !

La police recherchait activement le meurtrier et ses complices mais personne ne faisait état de la présence d’un témoin. Je commençais à penser que je pouvais m’en sortir. Aucun policier ne s’était manifesté à la cité et ni jamel, ni Eric ni moi n’avions été inquiété

par une enquête ou des questions gênantes. J'avais tout de même pris des renseignements auprès de différentes agences immobilières de Montpellier afin de louer éventuellement un appartement deux pièces début septembre à Palavas, cela ne posait aucun problème. Je finissais par penser que ce meurtre ne devait avoir aucune importance puisqu'il semblait ne soucier personne !

Je ne ressentais pas le moins du monde le tracas qu'un acte de cette nature devrait provoquer dans la tête d'un être humain. N'étais-je capable d'aucuns sentiments de compassion ?

N'étais-je pas capable d'amour ou de pitié ?

Je me sentais pourtant comme tout le monde, ni plus, ni moins mauvais. J'aimais qu'on m'aime, je ne recherchais pas le mal, je n'étais pas cruel ni dépourvu d'émotion, je vivais simplement, simplement...

J'avais passé mon enfance dans une banlieue parisienne, c'est un contexte assez dur je l'admets mais tout à fait vivable. J'étais vite tombé dans une semi-délinquance qui m'avait permis assez tôt de m'assumer financièrement. Je vendais tout ce que je pouvais voler ou trafiquer, je trempais dans toutes les combines qui me permettait de gagner du fric. Je vivais maintenant, un peu, en dehors de la cité dans un appartement totalement remeublé par mes soins, c'est à dire par le fruit de mes activités nocturnes. Je m'appelle Guillaume Forrest, j'ai presque trente ans et on peut me trouver facilement dans les cités de Gennevilliers ou aux abords de la piscine d'Asnières. Jusqu'à maintenant la vie me souriait assez, je me débrouillais sur tous les plans et n'en demandais pas plus et il a fallu cette nuit pour tout déboussoler !

J'étais dans l'attente, j'emmagasinais toutes les infos sur l'affaire et je patientais...

Au début du mois de septembre, Eric m'avertit que la police commençait à traîner dans la cité, qu'il avait décidé de s'éloigner quelques temps chez sa sœur et que Jamel vivait à l'autre bout de Paris chez une copine. Je sentis, moi aussi, le moment de partir et je réservais un petit appartement à Palavas pour le 12 septembre. Je transmis le règlement et la réservation par courrier et prépara mon départ avec fébrilité.

Je ressentais maintenant le poids d'une certaine culpabilité, la mort revenait souvent dans mes songes. Elle fait partie intégrante de l'existence, bien sur, on ne peut vivre qu'en envisageant la mort mais que dire de quelqu'un qui donne la mort sans raison, sans haine, sans le moindre trouble !

Toutes ces réflexions m'amenaient sans détour à l'homme que j'avais buté, qui était ce ?

Avait-il une femme, des enfants, était-il aimé ?

Je ne savais plus que penser et chaque jour déversait son flot de questions et de contradictions. Je me réfugiais souvent chez moi et passais des heures entières à me creuser la tête dans l'espoir d'une réponse. Je finis par me dire que le destin me mettrait sur une autre voie et que si j'avais tué, c'était, après tout, aussi à cause du destin. Ces explications n'avaient pouvoir de me calmer que sur le moment mais je savais, au fond, que ma torture ne faisait que commencer.

Les vacanciers commençaient à plier bagage en cette fin de mois d'août et les plages de Palavas devenaient plus aisées à fréquenter. L'amoncellement des corps nus prêts à la brûlure du soleil n'était plus

de mise, il ne restait que quelques habitants du cru et des touristes aux vacances décalées. A l'extrémité de la plage, Léna, allongée sur son drap de bain, regardait l'horizon. En pleine après midi, elle se prélassait sur la plage sans se soucier de son travail à l'agence. Cela lui était facile sachant que papa était propriétaire de la dite agence. Oh ! Elle n'en profitait pas mais pour une fois elle eut envie de partir comme ça après le déjeuner et de fainéantiser toute une après-midi. Elle avait travaillé durant les deux mois d'été sans se plaindre alors aujourd'hui c'était à elle d'en profiter. Elle était responsable de l'agence et, bien que papa en fut le patron, elle ne lui demandait jamais rien, aucune aide ni traitement particulier. Elle vivait heureuse et comblée entre son travail et toutes les choses formidables de la vie qui la captivait. Elle avait un fiancé qui la faisait rire et débordait d'attention pour elle, elle se sentait bien, aurait voulu partager son bonheur avec la terre entière et plus encore. Le soleil lui caressait le visage et blondissait ses cheveux bouclés. Le bleu du ciel ne lui inspirait que joie et tendresse, elle se leva et couru se jeter à l'eau...

Je pris toutes les dispositions pour m'absenter plusieurs mois sans encombre, je réglais plusieurs loyers d'avance et fit parvenir mes différentes factures chez un ami sur. J'organisais ma cavale de façon à pouvoir revenir chez moi quelques mois voire même quelques semaines plus tard, du moins l'imaginai-je !!

Je bouclais mes bagages et fixais l'heure de mon départ très tôt le matin. Cette nuit là, je ne pus trouver le sommeil, j'avais l'impression de plonger dans le néant, l'incompréhension, il fallait faire face et j'avais

du mal. J'étais tarauté par mes soucis et inquiet de ce départ, de cette fuite. Qu'allais-je trouver là bas ?

Et si les flics me chopaient ?

Je finis par sombrer dans un sommeil profond et réparateur.

Ce matin là, le ciel était tout brouillé, il promettait de la pluie ou de la grisaille tout au moins. Léna traînait dans le salon, un bol de chocolat à la main, elle avait passé la soirée avec son fiancé, Philippe, puis l'avait prié de la raccompagner prétextant une fatigue soudaine. Elle l'avait quitté en bas, promettant de se coucher tout de suite pour être en forme le lendemain. C'était vrai qu'il était adorable et gentil, toujours d'humeur égale et qu'il l'aimait sans doute mais quelque chose ne cadrait pas...

Léna ne s'était pas couchée de suite, elle s'était mise à rêver. Son esprit s'était envolé dans ce monde secret qu'elle ne révélait jamais. Elle parcourait en imaginaire la route qui la menait à l'amour absolu, celui que l'on rencontre au détour d'un chemin sinueux, que l'on ose à peine aborder de peur de le voir s'enfuir.

Elle trembla tant la sensation paraissait énorme !

Tout son corps et son cœur réclamait cette perte de conscience, quand rien n'a plus d'importance sauf l'autre, quand les limites du raisonnable sont franchies, quand les dans yeux de l'autre, on ne lit que bonheur, amour et abandon...

Elle passa la nuit à scruter les ténèbres en priant le ciel de connaître cette joie d'aimer sans se demander si la réciproque existait, elle le saurait, elle le sentirait !

Cet amour si rare était difficile à trouver, il pouvait se cacher dans n'importe quelle âme, n'importe quel corps.

Elle avait si peur de passer à côté, de ne rien voir, elle était si peu habile que le bonheur pourrait la croiser sans qu'elle le reconnaisse, sans qu'elle le sache. Elle était prête à sacrifier tant de choses pour vivre un instant de délice, un instant arraché au paradis !

Qui osera l'aimer au point de s'abandonner pour elle, de tout laisser, de ne voir qu'elle à chaque horizon, de ne respirer que par elle et en elle, qui saura ?

Elle s'était endormie au matin, fourbue, vaincue, le cerveau endolori mais sur de ne pas reconnaître en Philippe ce prince qu'elle attendait !

Et ce matin, elle était là, toujours habitée par ce doute, toujours à la recherche de l'extrême sensibilité, de ce qu'il faut deviner plutôt que de savoir, de ce qu'il faut imaginer plutôt que de faire. Elle suivait l'ondulation de ses pensées comme un ruisseau timide qui se fraie un chemin gêné par les cailloux et les touffes d'herbes sèches. Elle ne savait pas où trouver l'autre, celui qui enivrerait ses sens, qui irait jusqu'à la choqué, l'énerver et même la rebuter avant de voir cette lueur dans l'ombre, tout au fond du couloir, ce signe qui lui indiquerait la délivrance, la paix.

Elle se leva et regarda par la fenêtre puis se rassit, comprenant que la route serait longue mais elle se sentait prête...

Le soleil brillait bien sur Montpellier, ce n'était pas une légende ! Les gens déambulaient en short et les filles arboraient des tee-shirts colorés qui les

rendaient toutes plus jolies les unes que les autres. J'avais pris la route dès le matin et ces sept heures de bagnoles m'avaient littéralement crevé. La circulation dans cette ville était assez bordélique et je ne regrettais pas d'avoir loué à Palavas. Je recherchais l'agence, qui m'avait déniché l'appart, au milieu de toutes ces bagnoles qui surgissaient de toute part. Je finis par repérer la rue et le petit panneau indiquant la société que je cherchais. Je rangeais ma voiture sur le coté et coupais le moteur, j'étais trempé de sueur et je m'accordais quelques minutes de récupération bien méritée. Un couple s'approchait de l'autre coté de la rue, la fille avait une espèce de ruban dans les cheveux qui m'attira l'œil et la silhouette du type me rappela quelque chose...

« Putain de merde, c'est lui ! » M'écriais-je tout seul !

J'avais reconnu l'homme, c'était le copain, le témoin du meurtre !

La scène me revint à l'esprit, c'était lui qui se dissimulait dans le couloir pendant que je tirais sur l'autre. C'était lui qui me fixait terrorisé dans une semi-pénombre...

Je n'en croyais pas mes yeux !

Je plongeais précipitamment la tête vers le vide-poches comme à la recherche de quelque chose, je respirais mal, mon cœur battait à tout rompre, je restais là, cloîtré, les sens en éveil, prêt à n'importe quoi pour me tirer de cette situation !

Je tendis la main et ouvris le boîtier dans lequel je planquais le flingue. S'il fallait encore tuer, je le ferais !

Quand je relevais la tête, ce fut pour voir le dos du type et là tout s'embrouilla, je rejetais rapidement le

revolver dans la boîte et pris mon visage entre mes mains. Je n'étais plus sûr de rien, je n'osais plus sortir, ni bouger. Je n'avais vu ce type que quelques secondes et pouvais me tromper !

Je respirais longuement avant de sortir et de marcher en direction de l'agence. Était-ce mon destin ou ma vue qui me jouait des tours ?

Il me fallait me calmer, analyser la situation et ensuite tout mettre à plat...

Mon appartement donnait vraiment sur la mer, les vagues venaient presque lécher le bas de mon immeuble. J'aurais pu, si je le voulais, plonger directement de mon balcon dans l'eau salée de la Méditerranée. L'intérieur de mon domicile comprenait deux pièces bien aménagées et une cuisine assez spacieuse, le papier peint fleuri n'était pas du meilleur goût mais je m'en foutais étant seulement en transit. Le village, assez typique, ne manquait pas de charme bien que les constructions du front de mer ne correspondent à aucun style méditerranéen et me rappelait les cités parisiennes. Les allées commerçantes, le port et les bords de mer drainaient une population joviale et bon enfant. Il y régnait une ambiance permanente de vacances, sensation renforcée par l'accent et le tempérament du sud.

Depuis trois jours, je n'avais pas bougé, j'allais à la plage me faire bronzer et réfléchir. J'étais un peu comme en congé, je m'aérais la tête et j'observais l'horizon. L'image de cet homme, le témoin comme je l'avais surnommé, me revenait sans cesse...

Je pensais parfois à une erreur possible, je l'avais mal vu lors de l'action et pas très bien dans la rue de l'agence.

Je me méfiais...

Le destin continuait à me harceler, jusqu'à quand ?

Elle était assise presque sur le bord de la chaise, ce qui lui donnait une élégance certaine, un maintien. Elle était belle, blonde, les cheveux bouclés, les yeux clairs et une bouche très rouge. Ces traits fins exprimaient l'innocence, l'enfance. La chevelure dégageait le front et retombait sur l'arrière d'un cou gracieux.

Oh ! Elle était si belle !!

Sa robe lui dénudait des épaules et un cou bronzé. Elle avait des gestes délicats, ses poignets fragiles ornés de bracelets fantaisies s'accordaient avec ses doigts aux ongles longs couverts de bagues. Elle se penchait parfois pour regarder au bout du quai, comme dans l'attente de quelqu'un, puis se replaçait sur sa chaise pour siroter son coca.

Je la reconnaissais parfaitement, il s'agissait de la fille responsable de l'agence qui m'avait dégoté l'appartement.

Elle m'avait intrigué au moment de la signature bien qu'elle n'ait pas prononcé un mot. Son regard décalé sur moi et cette façon de n'accorder d'importance à rien cachait sûrement une sensibilité exacerbée. Je n'étais pas très réceptif à ce genre de choses en général, je vivais mes aventures comme des histoires courtes avec une fin qui empêchait d'épiloguer. Quelquefois une fille avait su me piquer au bon endroit pour ressentir ce curieux bien-être, cet état de grâce mais cela n'avait jamais duré et j'avais fini par considérer l'amour comme du bon temps à prendre et à ne pas gâcher en déclarations inutiles.

Cette fois pourtant, je voulus me rendre compte si mon intuition était fondée...

Je m'approchais d'elle et lui lançais :

– Bonjour, vous vous rappelez de moi ? J'étais à votre agence il y a quelques jours pour louer un appartement.

Elle leva le nez, surprise de mon aplomb et répondit :

– Pardon, je ne vois pas, non !

Elle mentait, je le savais, je le sentais !

Dés cet instant, je fus en sa possession, elle me troublait au-delà !!!

– Mais si, j'ai loué un deux pièces ici même à Palavas.

– Ah oui ! Fit-elle sur un ton détaché qui me fit mal en dedans, et vous êtes bien installé ?

– Oui, c'est agréable, fis-je sans conviction.

– Et bien, je suis heureuse pour vous.

Heureuse, elle était heureuse ! Ce mot résonna comme un claquement.

Heureuse d'être avec moi, espérais-je, mais pourquoi, que m'arrivait-il ?

– Vous désirez boire quelque chose ? Fis-je sans m'apercevoir que son verre était quasiment plein.

– Non, je vous remercie, c'est gentil...

Mais pourquoi ne me disait-elle pas de m'asseoir, pourquoi n'alimentait-elle pas plus la conversation ?

– Bon, c'est dommage, je voulais que nous parlions un peu. Je ne connais personne ici, je ne suis pas de la région.

– Ah ! Bon, vous êtes d'où ?

Sa question me fit reprendre pied, enfin elle me regardait, me souriait avec les yeux.. Son visage s'éclairait et on pouvait voir de chaque coté de sa bouche, des petites fossettes.

– Je suis parisien et vous ? Vous êtes de Palavas ?

– Non, j'habite Montpellier.

J'étais toujours debout à coté sans oser m'imposer ni proposer quoi que ce soit.

– Euh ! Je m'appelle Guillaume, et vous ?

– Léna.

– Vous êtes responsable de l'agence ? Ce travail vous plait fis-je gauchement.

– Oui, enfin... Mais asseyez-vous, dit-elle.

– Merci, je ne vous dérange pas ?

Je me foutais de la déranger, je ressentais le besoin de m'asseoir avec elle comme vital. Je ne pouvais détacher mes yeux de ses yeux, de son visage, elle me faisait rêver bien qu'étant en face de moi.

– Non, mais pour revenir à l'agence, j'aime ce que je fais, oui et je suis responsable aussi.

– Ah ! Tant mieux !

Je n'écoutais plus rien, elle était là, voilà ce qui comptait !

Sa voix arrivait en moi comme une musique, ses mots me berçaient et je n'envisageais plus de partir sans elle. Je voulais prolonger ce moment jusqu'à n'en plus finir !

– Oh, oh ! Vous êtes où ?

– Pardon, fis-je revenant à moi.

– Vous rêviez ?

– Oui, un peu mais je vous écoutais, vous savez...

Elle avait éveillé en moi le désir de la connaître, d'en savoir plus. Elle était femme dans tous ses gestes, ses regards, dans cette façon de mimer l'indifférence qui me désarçonnait.

– Vous faites quoi sur la région ?

– Un peu en vacances... Mais j'ai l'intention de monter une affaire, fis-je pris de court.

– Une affaire de quoi ?

– De fringues, peut être !

– Pourquoi pas, dit-elle en finissant son coca.

– Oui, je verrais.

Je sentais bien que la conversation tournait au banal mais comment lui exprimer ce que je ressentais sans paraître ridicule !

Je ne m'étais jamais retrouvé dans une telle situation...

– Bon, ce n'est pas que je m'ennuie mais je dois partir.

Je sentis déjà le désespoir me tordre à l'écoute de ses mots sans importance. Je ne voulais pas qu'elle parte, jamais !

Comment dire qu'elle me brûlait le cœur alors que rien ne nous liait, qu'aucune promesse n'avait été avancée ?

Comment-dire que son corps me faisait envie au point d'en trembler ?

– J'aimerais vous revoir, dis-je doucement, enfin si vous voulez ?

– On verra, dit-elle.

Etait ce de l'espoir ou une parole en l'air, une formule pour prendre congé ?

J'étais suspendu à des mots que je voulais et qui ne venaient pas !

– Et comment pourrais-je vous joindre ?

Elle réfléchit un instant et dit :

– Et bien, à l'agence, vous avez le numéro ?

– Oui, mais je ne vous dérangerai pas ?

– Non, pas du tout...

Le « pas du tout » me rassura un peu, elle se levait et je la regardais sans rien faire. Elle mettait tant de grâce à replacer la hanse de son sac sur son épaule que je ne voulu pas déranger son geste.

– Alors au revoir et peut être à bientôt.

– Sûrement à bientôt, osais-je.

Elle me regarda, me fit un petit geste de la main et s'éloigna au bout du quai. Je me levais et regagnais ma table pour finir ma bière. Je me sentais groggy, vidé, en manque de vie.

Elle était partie depuis quelques minutes et je la cherchais déjà dans tous les recoins de ma tête. Je regardais son verre vide avec l'empreinte de ses lèvres. Je guettais les battements de ce cœur qu'elle avait pris d'assaut sans rien faire juste en existant, en étant là. Notre rencontre avait duré le temps d'un soupir et je l'aimais tant, je débordais d'amour, je la désirais de toute mon âme.

Je me sentais si vulnérable, si petit entre ses mains, me fera-t-elle du mal ou m'aimera-t-elle aussi ?

J'aurais voulu toucher ses lèvres, sa peau pour m'assurer qu'elle n'était pas un songe cruel, j'aurais voulu m'approcher pour emprisonner sa chaleur et la garder en moi pour des moments de solitude. J'aurais tant aimé glisser ma main dans ses cheveux et garder

son odeur comme un parfum divin et unique, comme une potion capable de donner la joie et le bonheur. J'aurais désiré la serrer tout contre moi, sentir ses seins contre ma poitrine, ses bras nouer autour de ma tête bien à l'abri dans mon cou. Je me pencherais devant elle comme un hommage à une reine, comme un salut à une déesse oubliée du ciel, ma déesse, mon unique espoir, mon rêve...

Ma rencontre avec Léna avait quelque peu modifié la suite de mes projets. Depuis ce fameux jour, je vivais une sorte de rêve éveillé, je voulais la revoir, c'était la seule chose qui comptait !

Le meurtre dont j'étais l'auteur me souciait moins, le témoin que j'avais aperçu ne m'inquiétait pas. Je ne vivais que pour l'instant où je pourrais la revoir. Je décidais après maintes hésitations de l'appeler. Je ne savais comment aborder la chose. Ma vie ne m'avait pas préparé à ce type de démarche sociale, je ne savais pas me comporter en société et inviter une fille à dîner présentait des difficultés lorsque celle ci faisait naître en moi des sentiments jusqu'alors inconnu. Mon parcours, comme celui de beaucoup de mêmes issus des grandes cités, ne me préparait pas à vivre des histoires amoureuses d'une telle intensité.

Nos aventures prenaient appui sur le réel, le solide, la vie quotidienne et non sur la démesure, l'ivresse des sentiments et la fièvre !!

Je ressentais Léna comme une femme fragile et sensible et ne savais comment faire pour lui expliquer que, pour la première fois, je succombais aux tourments de l'amour. Comment avouer ce que je désirais en faisant attention à ne pas l'égratigner ?

Juste en mettant en avant ce cœur coupant comme une lame aiguisée.

Ce cœur tout neuf que quelques aventures n'avaient fait que survoler sans jamais chercher à le pénétrer ou l'affoler..

Je me décidais à la rejoindre au beau milieu de l'après midi. Je m'aperçu que je ne connaissais pas son nom de famille et me résolut à demander Léna.

– Bonjour, pourrais-je parler à Léna, s'il vous plaît ?

– Oui, me répondit une voix féminine, de la part de qui ?

– De guillaume.

– Ne quittez pas.

J'entendis plusieurs bruits bizarres puis elle me répondit :

– Allô !

– Léna, c'est Guillaume, vous vous rappelez ?

– Oui, bien sur, comment allez-vous ?

La magie reprenait, cette voix douce et profonde qui hantait chacun de mes instants résonnait maintenant au creux de mon oreille.

– Je vais bien, Léna.

Je me plaisais à répéter ce nom que je chérissais comme si le fait de le prononcer me le rendait plus accessible.

– Vous vous êtes renseigné pour votre commerce ?

– Non, pas encore, je prends le temps...

– Vous avez raison.

– Léna, vous me permettez de vous inviter un soir au restaurant ?

De sa réponse dépendait ma vie.

– Pourquoi pas, vous en connaissez un bon ?

Le ciel me parut plus bleu, je sentis les larmes se bousculer à mes yeux.

– Euh ! Non, je vous fais confiance !

– Oui, si vous voulez.

– Voulez-vous demain soir ?

– Oui vers vingt heures, cela vous convient ?

N’importe quelle heure aurait convenu, je sentais ma gorge se nouer. Je ne me serais jamais cru si timide pour une invitation à dîner.

– Bien sur, à quel endroit ? Je passe vous prendre ?

– Non, plutôt on pourrait se voir sur la Comédie.

– La Comédie ?

– Oui, sur la place de la Comédie.. En ville.

Sa réticence m’inquiéta un peu mais je m’en contentais tout de même.

– Très bien.

– Je vous y attendrais devant le théâtre.

– Parfait, j’y serais.

– Bon, je vous laisse et je vous dis à demain.

– A demain Léna.

En raccrochant, je m’aperçu que ma main tremblait. La joie secouait mon corps au point que je ne puisse le contrôler. Je savourais déjà cette attente d’une journée. Je voulais vivre chaque minute qui me séparait du moment où je verrais Léna comme un préambule à notre soirée, comme les prémices avant l’amour. Je voulais faire souffrir mon cœur pour que le bonheur en soit encore plus grand à l’instant de notre rencontre.

J'espérais tant d'elle et tant encore que rien ne pouvait plus remplir ma vie que son rire enfantin et ce sourire entier qui la faisait ressembler à un ange.

Ce garçon l'intriguait par son côté timide et rude à la fois. Elle avait accepté ce rendez-vous par curiosité. Elle voulait en savoir plus. Elle n'avait toujours pas rompu avec Philippe mais leurs relations devenaient distantes. Elle irait à la rencontre de ce garçon pour comprendre son attirance et ne laisser passer aucune chance...

Léna s'avavançait vers moi les bras nus, je n'osais la toucher par peur de la blesser, de la brusquer tant elle respirait la fragilité, la délicatesse. J'entrais dans son monde doucement, sans bruit, sans agitation, je m'efforçais de ne rien précipiter. Je respirais le même air qu'elle, je regardais par ces yeux, je ne ressentais le monde que par la profondeur immense de son amour. Elle était ma détresse, mon bonheur !!

Je donnais ma vie contre un moment d'extase, je me laisserais mourir pour la sentir pencher contre moi, ses lèvres tout près des miennes.

Je voulais me plonger en elle et me blottir pour ne plus la quitter... Jamais...

Puis je m'éveillais lentement, j'ouvrais un œil puis l'autre, j'étais dans mon appartement, le visage baigné de larmes mais le cœur battant car je la verrais ce soir enfin..

J'arrivais sur la place de la Comédie par l'arrière du théâtre. Je remontais par la droite, passais devant l'arrêt de bus et la cherchais du regard, un peu fébrile. Le temps clément attirait toute la population montpelliéraine, les terrasses des cafés étaient remplies, des gosses se poursuivaient à vélo gênant

les passants qui les interpellait en roulant l'accent du sud.

– Oh ! Petit, tu vas pas me rouler dessus !

Je longeais le monoprix tout en essayant d'apercevoir Léna à travers cette foule.

Dans ma vie, j'avais déjà reçu un certain nombre de choc mais celui qui m'était réservé me laissa totalement dépourvu de réaction !

Léna était bien là, oui, mais pas seule !

Elle se tenait presque dans le milieu de la place avec le témoin en face d'elle, en pleine discussion !

Je du m'y reprendre à plusieurs fois avant de commencer à comprendre. Une barre me bloquait l'estomac, je finis par me déplacer sur le coté, hors de vue.

Cette fois, je pris mon temps pour le détailler, il s'agissait bien du même homme. Il vivait apparemment à Montpellier, représentait à l'évidence un danger pour moi et comble de malchance connaissait Léna.

Le destin, pensais-je, le destin ne pouvait pas me jouer plus de tours. Que faire ?

Au bout d'un moment, je vis Léna faire la bise au type, se retourner vers le théâtre et regarder sa montre comme dans un geste d'impatience. Je me recomposais une attitude et décidais d'aller vers elle. Je ne parlerais pas du type, ferais comme si je venais de l'apercevoir et vivrais ma soirée, celle dont je rêve depuis la veille !

– Bonjour, fis-je.

– Ah ! Bonjour, comment ça va ? Dit-elle.

Elle était vêtue d'une robe en jeans et d'un tee-shirt noir.

– Ça va, fis-je, et cette journée ?

– Oh ! Je n'avais pas le moral ce matin et puis ça s'est amélioré dans la journée.

– Et maintenant, ça va alors ?

– Oui, très bien, fit-elle dans un sourire.

Quelque chose me bouleversait en elle, ce regard parfois lointain puis profond, intense. Ce visage au masque douloureux et si heureux par instant ou ces gestes qui s'envolaient et me montraient le chemin.

– Vous voulez boire quelque chose ici ou allez directement au restaurant ?

– Oui, allons directement au restaurant, j'en connais un tout près.

C'était tant mieux car je préférais ne pas rester ici au cas où le témoin referait une apparition.

– Alors, je vous suis.

Elle me dirigea à travers les petites rues anciennes accolées à La Comédie, me fit visiter ces endroits qu'elle connaissait depuis toujours. Je m'amusais au touriste, écoutais ces explications et me laissais guider. Je la suivais des yeux pendant qu'elle parlait, je m'accordais à sa démarche jusqu'à en prendre le rythme, je réglais mes pas afin qu'elle n'ait pas à tourner la tête pour me voir. Je voulais l'osmose même dans l'attitude, sans me forcer, juste pour savourer, comme un moment que l'on se surprend à aimer par plaisir, uniquement pour le plaisir.

Nous arrivâmes au restaurant et nous installâmes à une table en retrait. Léna semblait connaître les propriétaires, l'endroit était petit, discret et

chaleureux.. Le patron apporta les menus, les apéritifs et revint ensuite prendre la commande.

Je parla de mon passé, de mes parents et de la vie en général, Léna était attentive bien que toujours un peu lointaine. Elle se confiait d'un coup avec des rires dans la voix et s'emballait presque au souvenir de cette évocation. Elle regardait souvent ailleurs, les yeux en l'air, alors je me taisais et laissais le silence guidé nos songes.

Je tentais de percer à jour cette fragilité qui surgissait par bribes, je me sentais proche d'elle comme de personne, je voulais tout ce qu'elle était. J'approchais ma main lentement de la sienne, ce n'était pas une avance non, mais seulement une envie de toucher sa peau, le bout de ses doigts.

Durant une seconde, une minute, une heure, je ne sais plus, le contact se fit, je me donnais à elle qui était ma quête, mon aboutissement, mon amour...

Nos yeux ne se défirent pas, le restaurant n'existait plus, nous étions unis beaucoup plus haut, nous étions les deux parties d'un tout.

Seul au monde comme peuvent l'être les fous et les paumés, seul au monde mais réuni et heureux.

Puis doucement les mains s'éloignèrent puis se reprirent pour se sceller encore plus fort et enfin nos esprits redemandèrent leur indépendance. Je baissais les yeux et ancras en moi ce moment pour ne plus jamais m'en séparer.

– Regarde-moi, murmura-t-elle, je suis toujours là.

– Je ne voulais pas te choquer !!

– Je ne le suis pas.

– Je n'ai pas l'habitude de ces situations.

– Moi, non plus, c'est toujours plus simple en général.

– Oui, c'est ça, fis-je dans un souffle.

– Tu veux que nous restions ici ou tu préfères marcher un peu ?

– Je veux bien marcher, lançai-je.

Je réglais l'addition et nous sortîmes rapidement. Il faisait très doux et nous remontions la rue pour rejoindre la grande place. Léna regardait devant elle mais je la sentais m'observer.

– Tu es souvent tombé amoureux ? me dit-elle.

– Non pas souvent et toi ?

– Oui, c'est arrivé...

– Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Je ne sais pas, ce doit être beau lorsque ça arrive !

– Sûrement..

Je ne sus comment interpréter ses phrases...

Me testait-elle, m'avouait-elle un trouble ?

Je sentis la douleur de l'incertitude me déchirer la poitrine. Je ne dis plus rien jusqu'à la place attendant une parole mais rien ne vint. Je la suivais toujours par les rues mortes puis, presque brusquement, elle se retourna et dit :

– C'est ma voiture, je dois rentrer, il est tard.

– Bon très bien, balbutiais-je, mais nous reverrons-nous ?

– Donne moi ton numéro, je t'appellerai.

Je lui indiquais mon téléphone qu'elle nota sur un papier mais n'osais lui demander le sien. Elle entra dans l'auto et démarra rapidement, ne me fit aucun